

I

LE CAPITAL DANS L'HISTOIRE

Le capital a une histoire, qu'il convient d'approcher dans ses fondements. Depuis le début de la division du travail, il prend tout d'abord la forme du surtravail avec l'apparition du mode de production tributaire. Les excédents agricoles utilisés par les non-agriculteurs représentent donc un capital susceptible d'être mis en valeur. Cependant, il faut attendre le bas Moyen Âge européen pour évoquer la naissance du capital. Alors que dans le monde entier, se succèdent, de manière inégale, des systèmes socioéconomiques fondés sur l'autoconsommation rurale, l'esclavagisme et le féodalisme tributaire, le capitalisme apparaît géographiquement sélectif. Cela explique le poids très fort des facteurs humains dans sa gestation.

Mais comment passe-t-on du capital au capitalisme ? À l'origine, les possesseurs du capital l'exploitent eux-mêmes. Certes, ils sont souvent obligés de le rassembler, ce qui implique l'emprunt, mais on dissocie assez peu le capital de l'esprit d'entreprise. À la vérité, beaucoup de rentiers font prospérer leurs biens par des tierces personnes mais cela n'est pas érigé en système. Au XVIII^e siècle et surtout au siècle suivant, toujours en Europe, on utilise de plus en plus le terme de capitalisme pour définir un régime économique et social, dans lequel les capitaux n'appartiennent pas systématiquement à ceux qui les mettent en valeur. Naturellement, les capitalistes sont synonymes de riches, et on parle même de « riches capitalistes » eu égard à la classe ouvrière. Cette dichotomie entre capital et travail ne va pas cesser de s'affirmer, même si les détenteurs de capitaux ne sont pas toujours des rentiers. De là, à opposer le *capital productif* au *capital improductif*, il n'y a qu'un pas. Il s'agit pourtant d'une erreur, car tout capital peut devenir productif, de même que les terres d'un seigneur féodal, souvent improductives, peuvent être source de capital. L'exemple anglais est, à ce propos, très significatif bien qu'il ne soit pas unique.

■ La naissance du capital

Depuis l'Antiquité, les hommes ont constitué un patrimoine, mais cette propriété privée (souvent la terre) est fréquemment décriée. Platon la juge inutile, Aristote ne la conçoit pas plus utile que la famille. La vision platonicienne est décrite dans *La République*¹, où le philosophe imagine toutes les déviations institutionnelles possibles à partir de sa *politeía* (idéal politique : les rois philosophes pour Platon, les classes moyennes pour Aristote).

La cécité de Ploutos²

Selon Platon, la timocratie, l'oligarchie et la démocratie sont trois mauvaises voies institutionnelles, et le « capital », identifié par la « richesse », n'est pas une source de développement et de bonheur. Ainsi, il définit la timocratie (régime par la violence et l'ambition) en ces termes : « De pareils hommes seront, comme dans les oligarchies, avides de richesses ; ils honoreront en secret l'or et l'argent d'un culte sauvage et féroce [...] ; ils prodigueront l'argent pour les femmes et tout un chacun qui leur plaira. » La timocratie se développe par effet d'imitation mais si tout le monde s'enrichit, les plus riches veulent conserver le pouvoir. Platon ne dit jamais comment on s'enrichit : produire plus, faire des échanges... et surtout thésauriser, c'est-à-dire spolier autrui (il évoque les prêteurs d'argent, c'est-à-dire les financiers).

L'oligarchie suppose une hiérarchie dans la richesse. Les pauvres sont écartés (les esclaves aussi, naturellement), et il faut jouir d'une certaine quantité de biens (le cens) pour pouvoir participer à la vie politique. Platon oppose alors la richesse à la vertu... Il montre ainsi que l'oligarque, qui ne fructifie pas son capital, ne dépense pas tout son argent pour conserver le pouvoir. Cependant, il pourrait aussi le gaspiller et devenir « mendiant », jusqu'à se ranger dans le camp démocrate... La démocratie, chez Platon (comme chez Aristote), est alors synonyme d'anarchie et s'appuie sur « l'extérieur ». Cette référence à l'étranger ne symbolise-t-elle pas les échanges commerciaux ? En tout cas, Platon ne ménage pas leurs acteurs et notamment, les « financiers ». Selon lui, ils « multiplient par cent les intérêts de leur capital patrimonial, ils font proliférer dans la cité les faux bourdons (les oligarques) et les mendiants ». Ce sont donc eux qui cautionneront la tyrannie à venir... Platon, sans

1. Platon, *La République*, 10 livres, IV^e siècle av. J.-C.

2. Ploutos est le dieu grec de la richesse. Il est représenté aveugle, car indifférent au bien et au mal.

insister, place les détenteurs du capital productif (les financiers prêteurs) au cœur du pire des systèmes institutionnels.

Rome et les riches

Les propriétaires terriens sont riches mais dispendieux. Il n'y a aucune accumulation. C'est la poursuite du style de vie grec. Il existe pourtant des commerçants prospères, qui bénéficient de la stabilité du denier, notamment après la dévaluation néronienne. On peut citer également la classe dite « équestre », composée de financiers qui prélèvent les impôts et procèdent à des manipulations monétaires. Enfin, quelques fabricants d'armes, de céramiques, d'amphores, de vêtements, de matériaux de construction, s'adressent aux banques pour disposer de capitaux nécessaires afin d'acheter des esclaves et des matières premières... En revanche, c'est l'État qui exploite les mines et les carrières.

La vie économique n'est pas favorisée par les taux usuraires des emprunts, tandis que le crédit industriel ou les investissements productifs sont quasi inexistantes. Le gaspillage des plus riches, autour des plaisirs de la table, s'accompagne des faibles rendements agricoles de la principale activité économique de l'empire. L'esclavage, bien qu'en diminution, explique la faible rentabilité du travail, à tel point que les grands propriétaires préfèrent confier leurs terres à de petits exploitants (colons). Rome est très loin de l'esprit du capital, et préfigure les exemples de la Chine et des vastes terres de l'Islam des prochains siècles.

Si la notion de capital est présente pendant l'Antiquité et la plus grande partie du Moyen Âge, elle reste marginale. Il y a au moins deux raisons à cela : le capital disponible pour les affaires est encore insuffisant et les progrès technologiques demeurent très faibles pour le mettre en valeur.

■ Le capital n'a pas été partout fructifié dans le monde médiéval

Le capital joue un rôle déterminant en Europe, puis aux États-Unis et enfin, au Japon. Or si son expansion débute en Europe, ce n'est pourtant pas la région du monde la plus prospère à l'époque. La Méditerranée arabe, grâce surtout aux échanges marchands, jouit au contraire d'un grand progrès technique et possède de grandes villes, telles que celles qui seront plus tard en Europe les lieux du capitalisme naissant. Et que dire de la Chine !

La Chine et l'Islam, prospères mais entravés

La Chine, avec sa population déjà importante, son agriculture florissante (en partie grâce à l'irrigation et les variétés de riz), ses progrès techniques (imprimerie, poudre à canon, navigation, etc.), sa monnaie (papier-monnaie au IX^e siècle) et ses effets de commerce, ses villes et sa culture, aurait pu bâtir son expansion sur le capital. Pourtant, comme dans les territoires musulmans, elle choisit une autre voie et sombre dans une relative léthargie jusqu'à l'avènement du socialisme en 1949. Nonobstant, l'État chinois s'affirme, en proie à de nombreuses guerres, notamment avec ses voisins mongols de la steppe...

Qu'y a-t-il donc de moins en Chine qu'en Europe occidentale, alors que les technologies, le pouvoir absolutiste, l'urbanisation sans cesse accrue par un prolétariat déraciné de la terre, les échanges commerciaux, n'ont rien à lui envier ? En procédant par élimination, on constate ceci : aucune religion trop organisée comme le christianisme, une bureaucratie omniprésente et très centralisée, la promotion sociale des riches dans les sphères du pouvoir. Autrement dit, la classe des marchands et des hommes d'affaires, qui est puissante, est intégrée au pouvoir et même, se dilue dedans. Comme Fernand Braudel¹ le souligne, « la mobilité sociale à la verticale y est plus grande qu'en Europe. [Les concours de mandarins] sont en principe accessibles à tous les milieux sociaux [...] Ceux qui parviennent ainsi au sommet n'y sont jamais qu'à titre précaire [...] et les fortunes qu'ils amassent souvent à ces occasions servent peu à fonder ce qu'on appellerait en Europe, une grande famille² ». Cet historien formule un constat presque identique pour les pays de l'Islam : « Surtout avant le XVIII^e siècle, la possession de la terre est provisoire car, là aussi, elle appartient au droit du prince [...] Disons que ces grands princes, tant que dure leur autorité, peuvent changer de société dominante, de classe élitaire comme de chemise, et ils ne s'en privent pas. »

En revanche, l'Europe occidentale ne connaît ni la même intégration ni bien sûr aucune dilution, malgré plusieurs points de ressemblance. Ainsi, la morale religieuse interdit l'usure et donc tout prêt d'argent, point commun entre les mondes chrétien et musulman. Les ambitieux bâtisseurs d'empires (rôle également du féodalisme), s'expriment dans un espace où se multiplient les territoires et leurs frontières, et où naissent des États qui, faute d'une puissance intrinsèque, ont besoin de s'allier à la bourgeoisie. Celle-ci soumet les princes, qui lui deviennent

1. Braudel, F., *La dynamique du capitalisme*, op. cit.

2. « La grande famille », que mentionne Braudel, se conçoit ici sous la forme des dynasties bourgeoises, italiennes, françaises ou flamandes.

débiteurs et donc redevables (mesures prises à l'encontre des paysans qui doivent quitter leur terre, faute de pouvoir en vivre), et rêve de rivaliser avec les aristocrates, qui la rejettent et qu'elle envie, tout en fructifiant le capital accumulé dans l'attente d'une promotion sociale.

Le Japon, plus tardivement, copie l'Europe

Le capitalisme commence son expansion au début de l'ère Meiji (1868), après le retour de l'empereur dans tous ses droits. Ce retard de plus de cinq siècles avec l'Europe est cependant vite rattrapé. C'est pendant la période précédente, sous la toute-puissance des *shoguns* ou sortes de dictateurs militaires, que tout est scellé. Dans ce pays de grands feudataires assez indépendants du pouvoir central, ils ont besoin du capital des marchands pour conserver leur rang, mais la situation évolue assez peu. Lorsque les empereurs reprennent le pouvoir, ils en tirent toutes les conséquences. Ils savent que le développement économique va leur permettre de s'imposer et que l'expansionnisme vers l'extérieur (modèle européen) pourra leur assurer le respect des féodaux. Par conséquent, outre les conquêtes et les guerres, on instaure le libéralisme avec l'aide des marchands et de quelques grands seigneurs, on ouvre le pays (on l'europeanise), on le rend tolérant. Sans l'essor du capitalisme, les féodaux auraient peut-être repris le dessus et, sans éliminer les *shoguns* et leur régime archaïque, les empereurs n'auraient jamais pu développer le Japon et donc vraiment régner.

Le Japon copie donc l'Europe. Les féodaux empruntent de l'argent aux marchands, puis des oppositions internes imposent le libéralisme comme la solution de leur intégration. Enfin, malgré son autocratie, l'empereur entame la démocratisation du régime sur la base du modèle bismarckien. L'expansionnisme vers l'extérieur, qui détourne les seigneurs *daimios* de leurs rivalités internes, confirme la thèse de Hegel de la constitution des États modernes. Le capitalisme japonais a besoin d'un État qui assimile, développe et prône la conquête extérieure, contrairement à la Chine, qui passe à côté de la grande expansion libérale.

Bilan

En définitive, l'essor du capital est dû au dynamisme contrarié d'une classe urbaine de marchands et d'usuriers, qui a pu trouver toute sa place grâce à la fragilité du pouvoir aristocratique. Cela n'est ni le cas des territoires d'Islam ni de la Chine d'autrefois. Dans la mise en place du mode de production capitaliste et, pour rester dans la littérature

soviétique¹ (et marxiste), on est bien obligé de reconnaître le rôle de « l'accumulation primitive (précapitaliste) », dans la mesure où on assiste à « l'expropriation par la violence des producteurs immédiats (paysans) ». Cette thèse est pertinente, dans la mesure où l'expansion du capital est déjà urbaine (avec les bourgs relais) et est permise par la ruine des campagnes, où persiste parfois une gestion féodale trop souvent déconnectée de l'économie.

■ La révolution capitaliste

Il s'agit bien d'une révolution, et la dialectique marxiste explique fort bien que le mode de production capitaliste naît en mettant un terme au féodalisme.

Qu'est-ce que le féodalisme ?

Il a existé partout dans le monde, à différentes époques. Cela signifie, d'ailleurs, qu'il a subsisté très longtemps dans certaines régions du monde non développé. En Europe occidentale, ses caractéristiques se résument en quelques points fondamentaux. La société est rurale et donc, les villes sont rares. Le pouvoir politique est émietté : des seigneurs vivent d'une rente que leurs procurent les serfs paysans. Généralement, ils mettent mal en valeur leurs terres, qui leur rapportent d'autant plus qu'elles sont étendues. À ce propos et malgré les apparences, christianisme oblige, le servage rappelle l'esclavage des romains, sauf que le premier se rapporte au féodalisme qui privilégie le territoire ou le fief, à l'opposé du second.

Des marchands, des usuriers et quelques autres qui bénéficient déjà pleinement de la division du travail, accumulent du capital, mais ils sont marginalisés dans leurs petites villes. Certes, s'amorce une certaine centralisation du pouvoir mais les rois ont toutes les peines du monde à le confirmer. En même temps, le pouvoir spirituel de l'Église a des prétentions temporelles. La rivalité entre les rois et le pape est exacerbée, et ne peut déboucher sur des ententes très durables. La situation politique est incertaine...

La naissance du capitalisme

La situation évolue dès le XIV^e siècle et surtout aux deux siècles suivants qui, selon la plupart des observateurs, marquent le début de l'ère

1. Abramson, M., Gourévitch, A. et Kolesnitski, N., *Histoire du Moyen Âge*, Moscou, éditions du Progrès, 1976.

du capitalisme. Mais qu'est-ce que le capitalisme ? Selon un dictionnaire d'économie¹, c'est déjà « le droit de propriété et la détention des biens de production par des personnes privées ; l'efficacité des mécanismes du marché ; l'individualisme, le libéralisme et la recherche du profit ». Cette définition, conforme à ce qu'est le capitalisme à la fin du Moyen Âge, implique une gestion directe, c'est-à-dire la mise en valeur de son propre capital. Comme on sait, cela va évoluer.

Ce sont pourtant bien les conditions historiques du féodalisme qui expliquent la naissance du capitalisme. L'existence du capital est fondamentale mais n'est pas suffisante. Autrement dit *l'accumulation primitive* a seulement permis le capitalisme. Fructifier ce capital en *capital manufacturier* suppose deux évidences : bénéficier d'une hausse constante des prix, qui sont déflationnistes pendant l'époque féodale, et développer le commerce grâce à l'augmentation des consommateurs privés (sans négliger les dépenses publiques).

L'inflation des prix exige une forte circulation monétaire ou un *capital financier* important, que rendent possible l'or et l'argent venant des Amériques. Quant aux nouvelles clientèles, elles sont urbaines, dans la mesure où les agriculteurs vivent en autarcie. Cela n'exclut pas les prêts usuriers que doivent consentir des paysans dans le besoin. Mais rien n'aurait été possible sans l'apparition d'une classe dynamique, la bourgeoisie, capable de faire fructifier le capital qu'elle détient. Rien n'aurait été possible, non plus, sans la reconnaissance de cette bourgeoisie par le pouvoir. Or les rois, de plus en plus absolutistes et donc désireux de soumettre les vassaux dans leurs fiefs, ne peuvent compter que sur la bourgeoisie pour y parvenir.

La bourgeoisie prête de l'argent aux princes, contre des concessions. Cela aboutit à l'autonomie relative des villes et à la création de franchises, au droit à disposer de richesses personnelles, à l'organisation en syndicats (cf. le tableau de Rembrandt : *Le syndic des drapiers*). Autrement dit, sans les excessives dépenses royales (cour, guerres, etc.), cette bourgeoisie ne prospérerait pas et surtout, ne se rendrait pas nécessaire. Dante évoque ainsi les rapaces des villes italiennes, c'est-à-dire l'association de la noblesse et de la bourgeoisie : « Ils ne songent qu'à acquérir de l'argent, au point qu'on pourrait presque dire qu'ils sont consumés par une sorte de flamme du désir de posséder. » Cette « rapacité » trouve, par exemple, sa consécration lors du pillage de Constantinople, la capitale prospère de l'empire byzantin et chrétien. En effet, sous l'impulsion du doge de Venise, Enrico Dandolo, qui est présent, des

1. Bialès, C., Bialès, M., Leurion, R. et Rivaud, J.-L., *Dictionnaire d'économie*, Paris, éditions Foucher, 1999.

chevaliers européens pillent Constantinople. Bien que le pape Innocent III, instigateur de cette 4^e croisade, reconnaisse sa « déviation » et excommunie les Vénitiens, ces derniers amassent la contribution des seigneurs (50 000 marcs versés) et utilisent les armées croisées, qui bénéficient de leurs bateaux, pour mettre à sac la riche cité en 1203. On oublie souvent de mentionner cet épisode dans l'histoire du capitalisme (cf. le chapitre consacré aux rapports du capital avec la guerre).

Le roi et les bourgeois

La prospérité des villes et donc les besoins de cette bourgeoisie en main-d'œuvre ne seraient pas possibles sans la fin de l'agriculture féodale et la persistance des pratiques communautaires. Cela est très perceptible dans l'Angleterre du XVI^e siècle, avec la mise en place des *enclosures*, ce qui conduit Lupton¹ à déclarer, en 1622 : « Les enclosures rendent gras les troupeaux et maigres les pauvres gens. » L'association entre la bourgeoisie et les rois s'est également faite contre l'église qui, en interdisant l'usure par douce moralité, ne permet pas la fructification du capital. Le capitalisme se bâtit donc à partir de l'internationalisation des échanges, favorisée par le très grand nombre de cités et d'États, car le cours des monnaies en vigueur permet que les taux de change deviennent implicitement des taux de crédit (cf. les marchands italiens), grâce aux lettres de change.

On prétend également que le goût des expéditions lointaines, telles que les croisades, a créé un climat d'aventure et de risques propice à la fructification du capital. C'est un euphémisme, surtout après le rappel de la 4^e croisade... Sans marchands et donc sans l'accroissement des échanges internationaux, aucune bourgeoisie manufacturière n'aurait vu le jour. Toujours est-il que ce sont des grandes villes qui vont devenir les centres de « *l'économie-monde* », pour reprendre l'expression de Braudel, comme Venise, Gênes et Amsterdam, où la noblesse est beaucoup moins prégnante. À leur tour, les grandes villes s'entourent de bourgs, qui sont autant de marchés.

■ Le mercantilisme et le libéralisme

La naissance du capitalisme a résulté du couple insolite formé par la monarchie absolutiste et la bourgeoisie. La première, qui désire sans doute protéger la seconde mais également moins en dépendre, développe le mercantilisme. La seconde, qui prépare la révolution industrielle

1. Beaud, M., *Histoire du capitalisme*, Paris, Le Seuil, 2000.